

CHRISTIAN KRACHT

Eurotrash



DENOËL
& D'AILLEURS

Eurotrash

DU MÊME AUTEUR

Fin de party, Denoël, 2003

Je serai alors au soleil et à l'ombre,
Jacqueline Chambon, 2010

Imperium, Phébus, 2017

Les Morts, Phébus, 2018

Faserland, Phébus, 2019

Christian Kracht

Eurotrash

roman

*Traduit de l'allemand (Suisse)
par Corinna Gepner*

DENOËL
& D'AILLEURS

La phrase suivie d'un astérisque en page 185 est extraite de Shakespeare,
Jules César, V, 1, traduit de l'anglais par Edmond Fleg, Paris, Gallimard,
collection « Bibliothèque de la Pléiade », 1959.

Titre original :

Eurotrash

Copyright © 2021, by Verlag Kiepenheuer & Witsch, Köln
All rights reserved

Photo de couverture : © Slim Aarons/Gettyimages.

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2024

Pour ma femme, ma fille, ma sœur et ma mère.

*« What is fully, completely understood
leaves no trace as memory. »*

Jiddu KRISHNAMURTI

« Si tu aimes l'Allemagne, alors évite
d'y aller. »

Jorge Luis BORGES

Et donc j'ai dû retourner quelques jours à Zurich. Ma mère voulait me parler de toute urgence. Elle avait appelé, m'avait prié de venir sans délai, cet échange téléphonique avait été très angoissant. Et sous l'effet de la nervosité, je m'étais senti si mal durant tout ce week-end prolongé que j'avais souffert d'une forte constipation. Par ailleurs, il faut que je dise qu'il y a un quart de siècle j'avais écrit une histoire que, pour une raison qui ne me revient malheureusement pas, j'avais intitulée *Faserland*. Elle s'achève à Zurich, pour ainsi dire au beau milieu du lac, de façon plutôt traumatisante.

La première fois que j'avais été ramené à cette histoire, je venais d'acheter, à Zurich comme je l'ai dit, dans la Bahnhofstrasse, un pull marron foncé en laine un peu grossière sur un petit étal fait de planches, non loin de la Paradeplatz. Le soir était déjà là, j'avais pris un peu de valériane et l'effet des cachets, la désespérance de l'automne suisse et les vingt-cinq années écoulées avaient déposé une incommensurable chape de plomb sur mon moral.

Peu de temps auparavant, j'étais allé dans la vieille ville. À une séance de cinéma clandestine dans le Niederdorf où l'on avait projeté *In girum imus nocte et consumimur igni*, le dernier film de Guy Debord, tout juste achevé avant son suicide. On était quatre ou cinq à être venus, ce qui, étant donné la soirée encore chaude et ensoleillée et le caractère exsangue, soporifique de l'œuvre, m'avait paru tenir du miracle.

Et après que le public, que les deux professeurs, le projectionniste et un sans-abri qui avait voulu dormir un moment dans un fauteuil de cinéma eurent pris congé et se furent serré la main, j'étais redescendu vers la Paradeplatz, sans but ni intention, dans la nuit. Et c'est là, sur l'autre rive de la Limmat, que j'étais tombé sur l'étal improvisé d'une communauté libertaire suisse, où deux femmes d'un âge indéfinissable portant des lunettes et un aimable jeune homme barbu vendaient des pulls et des couvertures de grosse laine en couleurs naturelles qu'ils avaient tricotés eux-mêmes.

En comparaison des vêtements exposés dans les vitrines des boutiques de la Bahnhofstrasse, fermées depuis déjà un moment mais encore illuminées, ces articles en laine tout simples m'étaient apparus d'une authenticité familière, de même que le sourire des deux vendeuses m'avait paru empreint de, oui, disons-le comme ça, de réalité et de sens. M'avait en tout cas semblé plus réel que toute la Bahnhofstrasse et ses drapeaux suisses accrochés par dizaines de part et d'autre de la rue et que les accessoires luxueux, provinciaux, sans intérêt, présents dans les vitrines. Et lorsque j'avais donné à ces libertaires le billet de cent francs – après avoir sans hésiter en dépit du froid essayé le pull, l'avoir ôté

et fait mettre dans un sac en papier neutre, marron clair –, j'avais eu très fugitivement l'impression, bon, peut-être fausse, d'être arrivé par cette transaction à quelque chose de pertinent.

Quoi qu'il en soit, on m'avait remis le sac et un prospectus coloré, un peu pâli, que j'avais fait glisser dedans avec un brin de honte. Je pourrai toujours m'en débarrasser discrètement plus tard, m'étais-je dit, et j'avais pris congé avec un sourire un peu emprunté et m'étais dirigé, légèrement frissonnant, vers la Münsterplatz, dans l'idée de prendre un dernier verre au bar de la Kronenhalle avant de retourner à l'hôtel, de me mettre au lit, d'avaler un autre somnifère à base de plantes et d'éteindre la lumière.

Les problèmes de ma mère, je m'en rends compte maintenant, qui me ramenaient tous les deux mois à Zurich, cette ville de frime, d'ostentation et d'avilissement, me paralysaient complètement depuis des années. C'était devenu terrible, c'était devenu absolument épouvantable, c'était devenu plus que je ne pouvais supporter, que ce qu'on aurait normalement dû supporter. Ma mère, en effet, était très malade, je veux dire malade aussi dans sa tête, pas uniquement là mais là avant tout.

Ne voulant pas perdre le contact avec elle ni céder à un état de résignation et de désespoir, j'avais finalement décidé d'aller la voir tous les deux mois. Oui, j'avais décidé d'accepter tout bonnement la détresse dans laquelle ma mère végétait depuis des décennies dans son appartement, entourée de bouteilles de vodka vides roulant sur le sol, de factures non décachetées envoyées par les divers fournisseurs

de zibeline zurichois et des emballages en plastique crépitants de ses boîtes de calmants.

Or là, elle m'avait contacté d'elle-même et demandé de venir, alors que d'habitude elle attendait toujours que je fasse mon apparition, à ce rythme bimestriel, à Zurich. La plupart du temps, elle voulait que je lui raconte une histoire. Son appel téléphonique m'avait rendu comme je l'ai dit encore plus nerveux que ne le faisaient déjà ces visites, parce qu'elle avait une idée derrière la tête, elle avait soudain le dessus, cela venait d'elle en quelque sorte, alors que d'ordinaire elle gardait le silence et attendait.

Elle n'avait ni e-mail ni téléphone portable et ne voulait pas d'Internet. Trop compliqué, disait-elle toujours, et les touches étaient prétendument trop petites. Je la soupçonnais cependant de refuser par arrogance et non par simple incapacité à se servir des touches. Elle faisait comme si elle aimait lire le journal et Stendhal. Sa peau avait la texture de la soie sèche, elle était toujours un petit peu brûlée par le soleil alors qu'elle ne s'asseyait jamais dehors sur la terrasse, à côté des hortensias.

La femme de ménage la volait ; son porte-monnaie était vide un jour sur deux. Alors qu'elle ne dépensait presque rien, tout son argent disparaissait constamment, de même qu'un jour sa Mercedes noire avait disparu, enlevée du garage de l'immeuble et envoyée en Bucovine, par le mari bucovinien de la femme de ménage bucovinienne, c'était l'horreur, mais au moins ma mère n'était plus à Winterthur.

Son quatre-vingtième anniversaire, en effet, elle l'avait fêté à l'hôpital psychiatrique. Pour le dire avec humour, on

se serait cru chez Dürrenmatt, sauf que c'était beaucoup plus triste que chez Dürrenmatt puisqu'il s'agissait de ma mère et non d'une mère quelconque et d'un hôpital psychiatrique quelconque, mais de celui qui portait le plus sombre et le plus cruel de tous les noms : Winterthur.

J'avais oublié ou refoulé que l'hôpital avait encore un autre nom, quelque chose comme *Frankenstein*, quelque chose de ce style, cela ne voulait pas me revenir. Quoi qu'il en soit, on l'avait autorisée à sortir de ce Winterthur, il avait bien fallu puisque seule une décision judiciaire aurait permis de la garder plus longtemps, or il n'y en avait pas et il n'y en aurait jamais. Car ma mère savait, par son art de la manipulation, par un sang-froid tranchant, suggérer à l'interlocuteur qui l'examinait que tout allait parfaitement bien, qu'il suffisait de la laisser rentrer chez elle, que tout continuerait alors d'aller parfaitement bien. Qu'il suffisait de la renvoyer à son bien-aimé phénobarbital, à ses caisses de mauvais fendant – la bouteille de vin blanc avec bouchon à vis à 7,50 francs –, à son abonnement chaque semaine résilié, chaque semaine renouvelé à la *Neue Zürcher Zeitung* et aux médiocres tableaux expressionnistes que son mari, mon père, lui avait offerts au cours de leur mariage tandis que les Nolde, Munch et Kirchner qu'il avait rassemblés en RDA avec Lothar-Günther Buchheim, il avait évidemment préféré les garder, enroulés sous son lit dans le château situé au bord du lac Léman où il avait vécu après avoir divorcé de ma mère.

La pensée de la collection disparue de mon défunt père me tourmentait chaque fois que j'apprenais que tel ou tel tableau avait été vendu chez Grisebach à Berlin, chez

Christie's à Londres ou chez Kornfeld à Berne. Ces toiles, je les connaissais depuis ma plus tendre enfance puisqu'elles avaient été accrochées dans notre chalet à Gstaad, chaque trait de pinceau apposé avec une épaisse couche de peinture, chaque nuage jaune-bleu, cerné de noir, m'étaient douloureusement familiers. Chez ma mère, je me retrouvais face à la monstruosité des expressionnistes allemands de troisième ordre exposés dans son appartement, vestiges de la collection exceptionnelle de notre famille. Des œuvres de Georg Tappert, par exemple, ou de Max Kaus, et on n'aurait su dire ce qui était le plus affligeant, l'état de ma mère ou les croûtes pitoyables accrochées au mur à Zurich telle une farce encadrée.

La décomposition de cette famille, oui, l'atomisation de cette famille, dont le quatre-vingtième anniversaire de ma mère dans la salle commune de l'hôpital psychiatrique de Winterthur marque les tréfonds, était d'une désespérance abyssale, je veux le redire et le répéter.

Elle était assise, recroquevillée sur son siège, ses cheveux gras, blond cendré, noués en queue de cheval, vêtue d'un survêtement bleu ciel en tissu éponge. Devant elle, sur la table, le bouquet acheté huit cents francs dans la Bahnhofstrasse, le palimpseste émacié de son visage éraflé par des chutes dues à l'ébriété et parsemé de croûtes rouge foncé, les sourcils tout juste encore visibles, couverts par le zigzag bosselé des plaies recousues avec un fil sombre, telle se présentait la descende, la plongée de cette famille, comme la carte géographique de son visage si l'on peut dire.

Ainsi donc, au lieu de rentrer directement à l'hôtel dans la vieille ville, j'étais allé au bar de la Kronenhalle, dont la porte faisait toujours le contraire de ce à quoi l'on s'attendait quand on l'actionnait. Voulait-on tirer qu'elle ne s'ouvrirait que sous une poussée, et c'était pareil en sens inverse. Je m'étais installé au fond à droite, tout au bout du bar, près des toilettes, les tables de devant étaient toujours réservées pour des messieurs de Zurich accompagnés d'un appendice féminin, généralement ukrainien. Il était loin, le temps où l'on se voyait attribuer une de ces tables, où l'une d'elles était parfois disponible. Pour ma part, j'avais renoncé à cet espoir.

Quand on était à Zurich, on s'attendait toujours à sentir souffler autour de soi l'esprit de Joyce et du Cabaret Voltaire, alors que c'était une ville de lieutenants cupides et de canailles arrogantes. Au fond du bar à droite, près des toilettes, c'était tout aussi bien, avais-je pensé, après tout on vous y servait pareillement les trois mêmes soucoupes blanches contenant respectivement des amandes salées, des chips au paprika et de petits sticks au sel en accompagnement de votre boisson, et si, un jour, cela devait cesser, peut-être pourrait-on tout de même continuer à fréquenter le bar de la Kronenhalle, car en fin de compte c'était sans importance.

Tout comme il était sans importance pour ma mère, qui en ce moment peut-être, ce soir même, avait fait une nouvelle chute, d'avoir pris du zolpidem, du phénobarbital ou de la quétiapine, autrement dit une de ces trois substances, ou les trois en même temps, avalées avec une ou deux bouteilles du fendant susmentionné à 7,50 francs. Par la suite

– après la chute et les traces de pas dans la flaque de sang et les visages des voisins qui éprouvaient de la honte pour elle derrière leurs rideaux de gaze et l’ambulance blanc et orange et le service des urgences à l’hôpital et le nouvel internement à Winterthur tout comme la sortie, une semaine plus tard, faute de décision judiciaire, et le retour en taxi à Zurich, lors duquel le chauffeur lui prenait le billet de mille francs dans le portefeuille sans lui rendre la monnaie, mais l’accompagnait jusqu’à la porte de son domicile en lui donnant galamment le bras –, par la suite, elle ne se souviendrait de toute façon plus de rien si ce n’est, bien sûr, qu’elle devait remettre de toute urgence une ordonnance au pharmacien pour avoir d’autres boîtes de zolpidem, de phénobarbital et de quétiapine.

La dernière fois, lors de ma précédente visite deux mois plus tôt, équipé d’un seau, d’une serpillière et d’un gant de toilette, j’avais soigneusement essuyé le sang de ma mère sur le sol en marbre, sur quoi elle avait prétendu que j’avais couché dans son lit et pas à l’hôtel, que cette histoire d’hôtel était un mensonge, et elle avait demandé comment j’en étais venu à saigner comme ça dans ses draps et sur le sol, qu’est-ce qui m’avait pris, grands dieux, non mais quelle insolence.

J’étais donc installé au bar de la Kronenhalle, pendant qu’elle dormait dans son appartement et que je ne voulais pas rentrer à l’hôtel, mais qu’il le fallait bien car que faisais-je dans ce bar qui m’attirait et me répugnait tout à la fois ?

Je retraversai donc le pont sous lequel les eaux claires de la Limmat s’écoulaient du lac et où les cygnes avaient replié leur tête sous leurs ailes pour dormir. J’envisageai de

faire halte quelques minutes devant le mur du Lindenhof, et peut-être de fumer une cigarette sous les feuilles qui tombaient et de contempler en contrebas la ville sombre de Zurich et ses ténèbres, ce que je ne fis pas, au lieu de quoi à la porte de l'hôtel je fouillai mes poches à la recherche de ma clé, car à cette heure tardive il n'y avait plus personne à la réception et, pendant que je cherchais la clé, je revis de façon très soudaine et inopinée le père de ma mère.

Je revis la collection d'ustensiles sadomasochistes qu'on avait découverte après sa mort dans l'armoire verrouillée de la chambre d'amis de sa maison à Sylt, cet angoissant arsenal d'avilissement que le grand-père, mon grand-père – membre du parti depuis 1928, Untersturmführer de la SS et employé au service de la propagande du Reich du NSDAP à Berlin –, avait rassemblé dans sa maison de Sylt après la guerre et aussi après sa dénazification demeurée hélas totalement sans effet au camp d'internement anglais de Delmenhorst-Adelheide, et qu'il avait utilisé, si ce n'est dans la réalité, à coup sûr dans la moiteur de ses rêves éveillés, lors de leurs rencontres secrètes à la cave, avec les jeunes filles engagées en Islande. Car elles étaient les seules, pensait le grand-père, mon grand-père, à représenter dûment l'idéal nordique. Les Norvégiens, les Allemands, les Danois étaient trop faibles, non, il fallait que ce soit des Islandaises, qu'il invitait à venir chez lui, à Sylt, comme filles au pair, des filles dans le sang desquelles la sainte Edda faisait entendre son chant éternel.

Avait-il réussi à se faire humilier par les nombreuses Islandaises qui s'étaient succédé chez lui au fil des années, autrefois? Je me souvenais bien de l'une d'elles, elle s'appelait

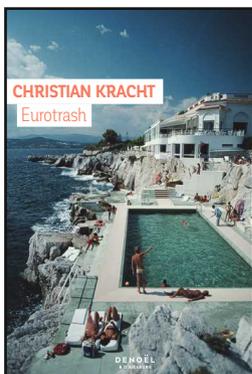
**« Christian Kracht est un auteur-culte
pour la jeunesse allemande. »**

Le Monde

Comment résister à une vieille dame qui implore votre visite ? En bon fils, Christian se rend à Zurich, ville qu'il exècre, afin de rejoindre le luxueux domicile de son octogénaire de mère, particulièrement acariâtre et portée sur l'alcool.

Accueilli par une salve de reproches, il décide, à son propre étonnement, de l'embarquer pour un road trip à travers la Suisse. La dernière occasion pour ces deux cœurs accidentés de revenir sur une histoire familiale atypique, faite de culpabilité et de honte héritées. Le sarcasme en bandoulière, Christian et Frau Kracht se livrent un combat sans merci pour peut-être, enfin, se trouver.

Christian Kracht est né le 29 décembre 1966 à Saanen, en Suisse. Six de ses romans ont été publiés en français. Il poursuit avec *Eurotrash* une œuvre littéraire singulière, traduite en plus de vingt-cinq langues.



Eurotrash
Christian Kracht

Cette édition électronique du livre
Eurotrash de Christian Kracht
a été réalisée le 1 décembre 2023
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207179390 - Numéro d'édition : 616704)
Code produit : Q01232 - ISBN : 9782207179406.
Numéro d'édition : 616705